

II

La langue sabir; la politesse arabe; un gourbi et une famille indigènes.

Nous étions parvenus à nous expliquer tant bien que mal ensemble, recourant aux gestes quand les mots ne suffisaient pas, et nous commençons à nous entendre assez bien. J'ai toujours admiré comment deux hommes qui ne parlent pas le même langage peuvent arriver à se comprendre. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que dans un pareil commerce journalier il se forme peu à peu une troisième langue intermédiaire, composée de mots pris au hasard dans les deux idiomes primitifs. Ce qui a lieu ainsi d'homme à homme, se répète sur une grande échelle quand il s'agit de peuples entiers.

Sur tout le littoral de la Méditerranée, les fréquents rapports qui ont existé depuis l'antiquité entre les peuples chrétiens et les musulmans, et surtout depuis les croisades, ont fini par créer une pareille langue, de racine moitié latine et moitié arabe, et qui est connue généralement sous le nom de *langue franque*. En Algérie cet idiome revêt certaines formes spéciales dues à des particularités locales, et prend le nom de *langue sabir*, dérivé de l'un de ses mots les plus importants et les plus employés, le verbe *sabir*, dans lequel on reconnaît

facilement le verbe latin *sapere*, et qui veut dire savoir, connaître, comprendre, penser, croire, etc.

La langue sabir, telle qu'elle se parle aujourd'hui en Algérie, comprend environ moitié de mots arabes, un quart de mots plus ou moins français, le reste emprunté à l'italien, à l'espagnol ou directement au latin, et souvent altéré. On conçoit qu'un semblable idiome ne soit pas riche. Comme il ne sert qu'à certaines transactions commerciales ou aux rapports des voyageurs avec les indigènes, on n'y trouve guère qu'un petit nombre de mots, tous relatifs à ces deux ordres de questions. Pour suppléer à cette pauvreté de la langue, chaque mot revêt en général plusieurs sens analogues, et sert à exprimer toutes les nuances, même les plus différentes, d'une idée.

En voici quelques exemples, choisis parmi les plus usuels :

RACINES ARABES.

Beseff, — beaucoup.	Kadèche, — combien.
Barka, — assez.	Ache ou Eche, — quoi.
Fissa, — vite.	Balek, — gare.
Chouya, — doucement, lentement, halte.	Esbeur, — attends.
Kifkif, — comme, également, aussi.	Selam, — la paix, adieu.
Hé, — oui.	Ala, — sur.
Makach, — non, ne pas.	Selam alek, — la paix sur toi.
Ouain, — où.	Selam alekoum, — la paix sur vous.
Meneh, — ici, là.	El ioum, — aujourd'hui.
Meleh, — bon, bien.	Rhedoua, — demain.
Kifèche, — Comment?	El Kaballe, — le Kabyle.
	El Arabi, el Arbi, — l'Arabe.

Djezaïr, — Alger.	Halouf, — porc.
Ksentina, — Constantine.	Essa, — heure.
Bariz, — Paris.	Kadeche essa, — quelle heure est-il?
Boudjaia, — Bougie.	Requad, — se coucher, dormir.
Andekchi, — as-tu?	Cahoua, — café.
Ouled, — enfant.	Cahouadji, — cafetier.
<i>Ya ouled</i> , — écoute, enfant; employé pour appeler les Arabes.	Cherob, — boire.
Ben, pl. beni, — fils.	Donkhran, — tabac.
Baba, — père.	Helib, — lait.
Maboul, — fou.	Khrobs, — pain.
El trek, — le chemin.	Toubib, — médecin.
Chouf el trek, — vois le chemin, ceci est le chemin.	Kebir, — grand.
Oued, — rivière.	Ana, — je, moi.
Kantara, — pont.	Enta, — toi.
Bab, — porte.	Ouahed, — un.
Cherab, — vin.	Zoudj, etnin, — deux.
Hammam, — bain.	Tlata, — trois.
Aoud, — cheval.	Arba, — quatre.
Said, — lion.	Khramsa, — cinq.
Saïda, — lionne.	Setta, — six.
Keleb, — chien.	Sebaa, — sept.
Keleb ben keleb, — chien fils de chien.	Tsemenia, — huit.
	Tessaa, — neuf.
	Aachera, — dix.

RACINES LATINES.

FRANÇAIS.	}	<i>Dis donc</i> , — employé par les Arabes pour appeler les Français.
		El Francis, — le Français.
		Mulet, — id.
		Cheval, — id.
		Tomber, — Descendre.
		Zallamette, — allumette, feu, lumière.
		Babour, — vapeur, machine ou bateau à vapeur, chemin de fer.
		Samisami, — ami.

ESPAGNOL.	Muchacho, — enfant.
	Mujer (pron. muher avec l'haspirée), — femme.
	Borrigo, — bourriquet, âne.
	Crossar (esp. cruzar), — traverser.
	Tocar, — frapper, tirer (avec une arme à feu).
	El agua, — l'eau.
	Douro, — cinq francs, écn.
ITALIEN.	Andar, — aller.
	Mangiar, — manger.
	Casa, — hutte, maison.
	Carta, — papier.
	Morto, — fatigué.
	Carozzo, — voiture, diligence.
	Caldo, — chaud.
Mercanti, — marchand, civil (opposé à militaire).	
LATIN.	Sourdi, — des sous.
	Roumi, — Romain, chrétien.
	Bibir, — boire.
	Chanti (ascendere), — monter.
	Bono, — hon, bien.

Inutile d'ajouter que le sabir varie avec les conditions locales. Là où les colons espagnols sont en grand nombre, leur langue y joue un rôle plus important que d'habitude. Il en est de même de l'italien. L'élément germanique même a fourni son contingent à ce salmigondis de langages, là où les Allemands forment masse. C'est ainsi qu'en certains endroits, et probablement sous l'influence de la légion étrangère, le dimanche a fini par s'appeler *fouchta* (dérivé de festtag, jour de fête), et que l'on désigne les aliments sous le nom de *frichti* (frühstück, déjeuner). Disons cependant que le français gagne de plus en plus, aussi bien chez les Arabes et

les Kabyles que chez les colons étrangers; et l'on peut prévoir le moment où notre langue sera comprise et parlée sur le territoire entier. Les écoles sont en effet nombreuses et fréquentées, et l'intercourse des populations va croissant.

Ce qui n'est pas moins intéressant, c'est de voir le haut degré de raffinement auquel est arrivée la politesse arabe, même chez les Bédouins de la campagne. J'ai pu en juger à loisir pendant ce trajet; car mon guide, qui paraissait un homme important dans ces parages, un fils de bonne maison, ou de *grande tente*, comme on dit dans le pays, rencontrait souvent des Arabes de sa connaissance. En pareil cas, on fait aussitôt échange de graves et tendres sourires et d'affectueux *selam alek* (la paix soit avec toi!), *ouache alek* (comment vas-tu?), *ouache enta* (comment, toi?); on se donne un cordial *shakehands* à l'anglaise; chacun des deux amis porte à tour de rôle à ses lèvres la main de l'autre et la baise. Puis vient, sur un ton monotone et sans expression, une espèce de monologue assez long, que l'un commence et que l'autre continue en guise de réponse. On croit entendre réciter des prières ou des versets du Coran; mais il s'agit uniquement de marques d'intérêt et de compliments interminables, où le formalisme de l'habitude a entièrement fait disparaître le sentiment et le naturel. Chacun poursuit son chapelet de questions sans attendre les réponses, et quand il a fini, l'autre, au lieu de répondre, répète à son tour les mêmes interrogations: « Comment vas-tu? comment va ton père? comment va ta mère?

comment va ton grand-père, ton frère? etc., etc. » Jamais cependant on ne dirait : « Comment va ta femme? » Puis on se quitte après un nouvel échange de démonstrations aussi vives que les premières. Et cela à tout bout de chemin. Notre politesse française est une politesse d'Iroquois à côté de cette politesse obséquieuse, formaliste et raffinée des Arabes.

Le temps passait rapidement; il était près de midi, et Hammam-Meskoutine était encore assez loin vers la droite, lorsque mon guide qui, depuis quelque temps, se plaignait misérablement de la fatigue et de la chaleur, me supplia de nous diriger vers son habitation située dans le voisinage, et de nous y reposer jusqu'à ce que le soleil fût moins ardent. Après une assez longue résistance je cédai, sur sa promesse que nous arriverions pourtant à Constantine le lendemain matin de bonne heure. Il se dirigea alors un peu vers la gauche, et me fit traverser à gué la Seyhouse. Quelques instants après nous arrivions dans le douar, composé d'un petit nombre de misérables chaumières. Il me fit arrêter devant l'une d'elles en me disant : Voilà la casana (*na* affixe signifie *notre* en arabe).

Qu'on se figure une hutte d'environ dix mètres de longueur sur une largeur de quatre; des murs hauts d'un mètre, et formés de branchages entrelacés, dont les intervalles sont incomplètement garnis de terre. Une épaisse couche de roseaux, soutenue par quelques fortes branches en guise de charpente, imite assez bien notre traditionnel toit de chaume. Deux ouvertures en face l'une de l'autre coupent

par le milieu les deux murs longitudinaux de l'habitation et servent de portes. Tel est le gourbi classique, tel était celui que j'avais devant les yeux.

« Enta tomber » (c'est-à-dire : toi descendre), me dit mon hôte. Lorsque je fus à terre, il déchargea son cheval pour le laisser brouter le peu d'herbe qui croissait dans les environs. Puis soulevant une natte, qui fermait la porte en face de nous, il m'invita à entrer. J'y parvins en me courbant à demi; mais la hutte était si basse que je ne pus me relever pour me tenir debout que tout au milieu, là où le toit avait sa plus grande hauteur. L'Arabe me suivit, étendit à terre une couverture de laine d'une propreté douteuse, et me dit de me coucher dessus. Il me donna l'exemple; mais je n'avais pas sommeil. Je n'en eus que plus de loisir pour examiner l'intérieur du gourbi et ses habitants.

Le sol était légèrement incliné, et la hutte divisée dans sa longueur en trois parties de hauteur inégale, séparées chaque fois par une marche. Nous étions dans la plus basse, qui comprenait la moitié de l'habitation jusqu'aux portes. Vers son extrémité, quelques branches enfoncées en terre verticalement supportaient à une certaine élévation une espèce de plancher de roseaux, assez large pour servir de lit à trois enfants qui y dormaient paisiblement. Dans la partie du milieu, près de nous, une femme était assise sur une natte.

Entre ses jambes allongées, elle tenait, en guise de meule, une pierre ronde et plate, couverte de

grains de blé qu'elle était occupée à moudre avec un gros caillou. Son costume était des plus simples : elle avait la tête coiffée d'un mouchoir en indienne de Rouen, qui lui retombait sur le dos ; les bras nus ; le corps vêtu d'une espèce de robe, aussi d'indienne, composée de deux pièces distinctes, l'une devant, l'autre derrière, réunies sur les épaules par de grandes agrafes d'argent, et serrées autour de la taille par une ceinture rouge. (L'étoffe, cependant, n'avait pas été destinée à servir de robe ; car elle était formée d'une suite de foulards carrés imprimés sur la même pièce de calicot et qui avaient été vendus ainsi sans être séparés.) Aux bras et aux jambes figuraient de larges bracelets d'argent. D'autres anneaux du même métal, d'au moins dix centimètres de diamètre, faisaient l'office de boucles d'oreilles. On conçoit que leur poids n'avait pas manqué d'allonger ces dernières et de leur donner une forme peu élégante. Le cartilage du nez était traversé par une tige osseuse, probablement une arête de poisson, longue comme la main. Enfin le front, les joues, les bras, les épaules et les jambes étaient ornés de grossiers tatouages d'un noir bleuâtre. Ajoutez à cela des regards apathiques et mornes, un air abruti, usé, flétri, des mouvements lents et fatigués, comme d'une femme de soixante ans, tandis que probablement elle en avait à peine trente : telle était cette pauvre créature. Je ne pensais pas, quoi qu'on en ait dit, trouver la femme arabe aussi dégradée. Chez les peuplades les plus sauvages cela ne saurait être pire.

Près d'elle, trois enfants, au-dessous de dix ans, dormaient ou jouaient avec un jeune chien et un chat. Ils n'avaient pour vêtements qu'une espèce de chemise, et un fichu sur la tête. Quelques poules familières se promenaient en long et en large dans le gourbi, ou bien sommeillaient dans un coin. Au toit pendaient des cannes de palmier, une ligne à pêcher, un fusil, des outres en peau de chèvre renfermant de l'eau. Plus loin on voyait un alcarazas, cruche de grès poreux, dont l'eau se conserve fraîche par l'évaporation des gouttes qui suintent sans cesse à travers ses parois; des nattes et quelques couvertures de laine, qui formaient une espèce de lit à l'extrémité supérieure de la hutte, probablement pour l'Arabe lui-même. Des vases d'étain, un grand couteau, quelques burnous et une seconde meule à blé, complétaient l'ameublement de ce logis, dont le confortable paraît douteux, quand on songe qu'il devait loger neuf personnes et plusieurs animaux. Passe encore pour l'été; mais pendant la saison des pluies, on se demande comment il est possible d'y vivre.

J'avais à peine fini cet examen sommaire, quand la portière se souleva et donna passage à une autre femme, vêtue comme la première, mais d'étoffe bleue. Son visage régulier, ses mouvements plus dégagés et plus lestes, son air de jeunesse en un mot, me firent supposer qu'elle n'avait guère plus de vingt ans, quoiqu'en Europe, où les femmes se conservent mieux, on lui en eût donné trente. Elle se dirigea vers les trois enfants endormis sur le

grabat du fond , et se mit à faire leur toilette. Mon hôte, qui lui avait amicalement adressé la parole à son entrée, me dit en me la montrant d'un air de satisfaction et même d'orgueil : « La mère d'eux. »

Puis il prit un des melons qu'il avait achetés à Guelma, me demanda mon couteau, m'en coupa quelques tranches, et se servit à son tour. Il me donna aussi un morceau d'une espèce de galette plate et peu épaisse, mais très-dure et qui craquait sous les dents. Le goût m'en parut fort médiocre. C'est le pain arabe. Enfin, il versa de l'eau dans un vase d'étain et m'en offrit.

Pendant ce temps la jeune femme en bleu avait fini d'habiller ses enfants. Elle leur rogna alors soigneusement les ongles des mains et des pieds, et avec le même couteau, sans l'essuyer le moins du monde, elle se coupa une bonne tranche de melon qu'elle partagea avec eux. Elle passa le couteau à l'autre femme qui avait rassemblé également autour d'elle ses trois enfants, et qui leur donna à manger à leur tour.

— « Tu as deux femmes », dis-je à l'Arabe. Il me répondit affirmativement. J'étais donc en pleine polygamie et je voyais devant moi les deux épouses, chacune avec ses enfants. Quoique la plus âgée parût un peu délaissée pour sa rivale plus jolie et plus agréable, elles avaient l'air de vivre en assez bonne intelligence. Lorsque les enfants furent prêts, elles se remirent toutes deux à l'ouvrage : la vieille à moudre le blé, la jeune à tamiser la farine.

Mon hôte, après avoir mangé deux fois autant que